



HAL
open science

Kafka : le carrefour des sentiments neutres

Abane Madi

► **To cite this version:**

Abane Madi. Kafka : le carrefour des sentiments neutres. Loxias, 2024, Cent ans après Kafka, 85
Cent ans après Kafka. hal-04886895

HAL Id: hal-04886895

<https://hal.science/hal-04886895v1>

Submitted on 14 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Kafka : le carrefour des sentiments neutres

Madi Abane

Résumé : On a tout le temps, par cliché ou par méprise académisée, lié Kafka et ses œuvres à la noirceur, la mélancolie et l'angoisse « mondaines ». Néanmoins, ce personnage et ses écrits laissent germer des thématiques « vitalistes » contre toutes les problématiques existentielles ayant pourtant marqué la vie du siècle durant lequel cet auteur a vécu. D'abord, le texte a tenté de revisiter les thématiques de Kafka qui réussit à « tragifier » le banal, c'est-à-dire l'effacement de la hiérarchie du *faire*. Ensuite, il s'agit de déceler l'idéologie de Kafka sans prendre le risque d'étiquetage pourtant commun aux philosophes qui, au risque d'être sérieux, se livrent à des langages simplistes. En dernier lieu, il s'agit des notions d'Etat, de politique et leurs prolongements spirituels.

Mots-clés : épistémologie, existentialisme, politique, écriture, le statut de la femme.

Introduction : Que faire du Verbe : Une Révolution ?

Les rapports de la littérature à la société ont de tout temps été un centre d'intérêt pour les spécialistes, aussi bien les sociologues que les immanentistes. Qui influence qui ? La littérature prétend mener le Réel jusqu'à ses moments les plus invisibles, les plus fuis de l'Histoire ; la sociologie, quant à elle, clame son pouvoir de contrôler les arts et la littérature, étant donné le capital scientifique (conceptuel et méthodologique) dont disposent les sociologues. Mais cet intérêt ne peut être légitime que si nous regardons avec minutie et précaution les fondements de notre savoir. Il se trouve que la critique des fondements d'une science (l'épistémologie) n'a pas été évoquée lors de la mutation historique du monde, la décolonisation. Cela nous dicte d'être prudents et de prendre nos précautions pour mener à bien notre recherche. Dans son ouvrage *Roman et connaissance sociale*, Wadi Bouzar écrit : « *L'œuvre pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses aux problèmes sociaux soulevés.*¹ » Cette interaction est restée sur une tension qui a dégradé le rapport de force, en créant deux pôles de décision historiques que sont, d'une part, la littérature qui n'est qu'une institution sociale et, d'autre part, la société, qui n'est qu'une partie des fonctions de la littérature contrôlant toutes les productions verbales, par le discours et par le récit. Selon les travaux de Benveniste, le discours et le récit travaillent en communion pour rendre l'effet du propos efficace et porteur d'une dualité qui n'échapperait jamais à la dialectique. C'est-à-dire que l'alternance des postures verbales garantit la démocratie langagière dans la mesure où on écrit par ce que nous exige le contexte, et non pour satisfaire des pulsions hégémoniques et néanmoins transitoires.

Ces modalités de représentation du monde nous engagent, nous, lecteurs, dans la quête d'un sens qui serait vaine si une certaine pensée n'avait pas percé à ce jour le monde intérieur de la logique. Les rapports de celle-ci avec la littérature sont rarement perceptibles, si ce n'est dans la pensée de Camus (l'absurde) et dans celle de Kafka (la surpuissance du signifié). Nous pouvons lire à propos de l'œuvre de Kafka :

L'œuvre de Franz Kafka peut tout à fait s'interpréter comme une critique de l'essentialisme, de ces verdicts, – qu'ils soient familiaux, sociaux, politiques, administratifs, culturels, etc. – qui attribuent une essence bien définie et définitive, qui enferme l'individu dans une souillure, d'où il ne peut sortir : toute forme de combat est ainsi perdu avant qu'il ne soit commencé. L'enfermement que connut Kafka dans son essence de Juif, avec toutes les connotations que cela pouvait comporter au début du XX^e siècle, mais aussi sa connaissance profonde de l'humiliation sociale dans son milieu professionnel, ont joué un rôle important dans cette critique contre toutes les formes de souillures imposées, parfois avant même d'être né.²

¹ Wadi Bouzar, *Roman et connaissance sociale*, Alger, Office des Publications Universitaires, Alger, 2006, p. 17.

² Pérez Christophe, « Franz Kafka : essentialisme et inexistence », pp. 285-299 In *La Souillure, Eidolon* N° 92,

En revisitant l'œuvre de Kafka, nous retenons des questions liées à ses rapports avec l'Existence, qui apparaît comme sanction d'un test arbitraire infligé à la psyché humaine dans ses substrats les plus inatteignables. Alors que Maurice Blanchot considère que « L'homme quotidien est le plus athée des hommes³ », Julia Kristeva écrit que « Le déprimé est un athée radical et morose⁴ ». Malgré ce contraste qui marque la pensée de ces deux essayistes, ils restent les témoins de la crise d'identification spirituelle qui n'est pas « l'athéisme », mais de la crise communément appelée « désenchantement du monde ». L'absence d'un vis-à-vis qui mettrait fin à la distension qui ramollit l'espace historique sans en créer un substitut qu'est le rapport de force : espérer se révolter s'adjuge un courage artificiel qui réclame une faisabilité technique à la fois rationnelle et dramatisante. Le politique est vaincu, car le rapport à soi, qui structure et traverse tous les moments existentiels, est vidé de tout conflit politique. Kafka aurait souhaité militer, si les militants avaient bien repéré le composant politique dans l'Existence. L'Existence serait une image d'une terrible peine où l'Être irradie jusqu'en dehors des limites tracées par la science primaire que l'humain avait fabriquée et ce, en se limitant au fait d'exister. Le deuxième point, c'est le rapport à la femme, que Kafka traite, dans son œuvre, sans névroses originelles, c'est-à-dire celles qui fondent l'Être éligible à l'Histoire, en la rendant capable d'être pour elle-même, sans charges morales que lui dicteraient ses conditions d'existence : la femme n'a pas à justifier sa présence pour des raisons purement utilitaires. En dernier lieu, le rapport à l'autorité se voit, vu ce que Kafka se fait de lui-même, presque comme mot sans prétentions nominales, c'est-à-dire un nom converti en mot, ou un mythe converti en thème, une dégradation, pour ne pas dire une usure : l'idée qui consiste à mourir, ses œuvres avec, témoigne du fait que Kafka refusait d'exister, d'abandonner l'existence du fait du poids de l'autoritarisme anonyme qui la marque. La disparition en tant qu'entité bio-civile était une posture adoptée par la modernité existentielle. Kafka était l'incarnation de cette posture où le rationnel, qui paraissait être la colonne vertébrale de la modernité, n'était qu'un fragile argument contre la barbarie. Kafka a perdu la syntaxe existentielle, né sans réflexes, ni substrats formateurs.

1° Écrire : ruminer le banal

Dans les contrecoups de l'ère post-guerres mondiales, il y avait, notamment dans les espaces littéraires, un violent rejet des constantes de l'écriture, surtout romanesques. Une tragification du banal est née de ce que nous pourrions appeler le nihilisme et la révolte contre les normes littéraires, culturelles et sociales. Nous pourrions dire que ces révoltes bourgeoises décidées contre la bourgeoisie ethno-techniciste ont perverti le politique tel que développé par Bourdieu qui dit que rien n'était plus regrettable qu'une révolution ratée. Mai 68 a été le vecteur d'un égalitarisme inique dans la mesure où ce sont les bourgeois qui ont redressé la situation et au même temps ouvert la voie à un duel entre les progressistes et les nihilistes qui certes partagent le politique, mais n'en partagent pas les formes, ni l'institution épistémique.

Cela nous conduit à confirmer le statut de la bourgeoisie dans la conception du récit, laquelle fait des démonstrations de force dans les revendications classiques des masses. Les écrivains ont aiguisé le rapport de forces entre les classes sociales, mais n'ont pas pu restreindre les pouvoirs « érotiques » des théorisations anti-bourgeoises, en ce sens que le travail intellectuel sur la pensée s'est fortement attiré les regards de la philosophie universitaire et académique. Mais cet aspect de la vie mondaine (évitons les marques idéologiques, car elles demandent des citations compromettantes, et il est plus simple de citer que de justifier la citation) aurait-il réussi à achever toutes les incertitudes spirituelles ? Kafka est, une lapalissade constamment

Études pluridisciplinaires réunies et présentées par Danielle Bohler, Presses universitaires de Bordeaux, 2011, <https://doi.org/10.4000/books.pub.24036>.

³ Blanchot Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, NRF, 1969, p. 366.

⁴ Kristeva Julia, *Soleil noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, NRF, 1987, p. 15.

rabâchée, inclassable : il n'écrit pas pour faire disparaître l'idéologie, ni le neutralisme. Au vrai, l'écriture de Kafka évoluait en période où le réalisme était maître des lieux. Cependant il ne s'est pas prosterné devant les orthodoxes du réalisme et du naturalisme, ni au plan esthétique, ni éthique. Nous pouvons lire à propos de Kafka :

Franz Kafka –autre prophète– nous plonge, lui, dans un enfer plus étrange encore que celui de Joyce et Faulkner que nous aurions dû citer après lui. Mais Kafka rédigeait ses récits prémonitoires dans un contexte littéraire somme toute traditionnel ; il n'innovait guère dans la construction ni dans l'écriture.⁵

La Métamorphose est-elle une nouvelle dont l'esthétique tend au réalisme ? Non, parce que les quêtes de sens obstruent la voie à ce que nous pourrions appeler le devoir de sens pour une humanité en quête d'une transcendance mâtinée par des idéologies spirituelles. Kafka ne défie pas l'absurde qui, du reste, le contraint à l'auto-verbalisation, mais travaille l'absurde pour le rendre opérant et légitime dans le logos moderne. Dans le discours moderne, l'absurde archaïque devient archaïsant. A titre d'exemple, les politiques convertissent des revendications socio-économiques en révolte politique : certes la manipulation vient des bureaux occupés par les producteurs de tracés politiques, mais le silence des foules ne fait que renforcer la manipulation menée par les élites. Il s'agit d'un absurde manipulateur. La barbarie humaine change d'espace-temps, non de procédés. L'absurde peut-il être un procédé utilisé par l'argumentation ? Si oui, ce serait une légalisation de la fission de la psyché, qui ravive les dualités de toujours : l'esprit se détache de ses équilibres, il ne forme plus une unité, laquelle a toujours été le trésor que préserve tout humain. La fission de la psyché semble avoir un nom : la schizophrénie qui touche tous les prétendants à la locomotion de l'Histoire, sans que le sens unique soit cultivé et sans qu'un prophète réclame son dû. Il se trouve que Kafka illustre le statut de l'écrivain-fantôme en prétendant à la divinité historique. On peut voir que le corps, tel qu'il revient dans les textes que Kafka écrivait, n'avait presque jamais été central, en tant qu'humain, dans ses malaises, en tentant de tenir le lecteur dans un égocentrisme généreux, c'est-à-dire que la transcendance n'a pas été sollicitée, et qu'elle n'a pas été cultivée par une quelconque utilisation de l'épistémè capitaliste. Kafka était tellement malade qu'il a passé un certain temps de sa vie à l'hôpital, mais la souffrance qui y était n'a pas été un leitmotiv discréditant la vie et l'écriture. Dieu aurait été absent dans l'approche du Réel : si on tombe malade, on doit se méfier de la fraternité faussée par le capitalisme, car tout acte humain passe par un contrat dont la validité est très précaire (le texte, dans notre cas, l'écrit de Kafka, ne sécurise pas le sens), à tel point qu'elle se soumet à des logiques de sécurisation sans solidité scientifique ou idéologique. La notion de texte a montré ses limites dans la mesure où celui-ci (le texte) ne garantit pas un sens par sa seule immanence : l'avocat, autant que le juge ; l'étudiant autant que l'enseignant ; le coupable autant que la victime sont, de par leur lecture du texte « sécurisant », égaux. La lecture des textes de Franz Kafka, esthétiquement raffinée et intellectuellement réconfortante, crée une communauté sacrée où le sens passe après la douleur fondatrice. Aucun dualisme ne peut nier une dialectique « magnanime ». Kafka aurait-il compris que le texte soit sorti de son statut mythique, dans la mesure où, comme il est le cas de Maurice Blanchot, ne tient qu'à l'abandon de la subjectivité historique, c'est-à-dire une manifestation louée et compromettante ? Il faut, pour lire le texte, des outils modernes post-texte, en créant des modèles d'écrits qui soient en phase avec leurs logiques : c'est-à-dire une éthique et une idéologie qui verront une logique propre à tout « *texte* », qui, avant d'être examiné, doit avoir son identité historique, laquelle sera repérée par le lecteur/critique qui fabriquera le protocole lectoral ou décodant de ce qui est communément appelé « *le texte* », autour duquel aucune modalité de lecture n'est choisie. Nous lisons, mais selon ce que nous voulons, l'auteur n'en est responsable de rien. C'est-à-dire que le texte n'est porteur, malgré le rétrécissement du lexique et de la syntaxe, d'aucun sens historique sans l'aval des meneurs du

⁵ Marissel André, *Becket*, Paris, Éditions universitaires, Classiques du XX^{ème} siècle, 1963, p 14.

jeu historico-idéologique ; l'Histoire étant le Verbe (la verbalisation) ; l'idéologie étant les schémas cognitifs (les structures originales) par lesquels procèdent les sujets dont l'identité est plutôt idéologique que bio-civile (avec tous ses prolongements).

Pour comprendre ce qu'un auteur fait subir à la langue, nous pouvons lire ce que Gilles Deleuze écrivit : « *Il y a beaucoup d'indices ou de procédés divers que l'écrivain peut tendre à travers la langue pour en faire un style.*⁶ » L'écriture kafkaïste joint l'exigence du style à l'offre de la langue : il y a un objet innommable que les lecteurs de Kafka recherchent pour se sentir « sali » du verbe sacré de cet auteur, dont l'œuvre aurait pu nous rester inconnue n'était Max Brod qui a commis une abjuration en laissant le sujet contemporain se ressourcer à la fontaine de Kafka. Celui-ci a tenté de porter le sujet humain au firmament pour tenter de réduire l'espace en un mythe qui régule les espaces de survie des pathos, en ce sens que le pathos ne peut plus être compris comme binarité esprit/corps, mais comme succession de *faire* dont la survenue n'est détectée par aucun moyen technique, ni philosophique : le *faire* est une multitude de gestes et d'actes démunis de toutes sortes de marques historiques. Justement, nous pourrions dire que Kafka avait pu travailler le *faire* humain, en lui donnant la forme de combinaisons conceptuelles qui n'obéissent pas forcément à la syntaxe conventionnelle.

Surpris dans ses errances scripturaires, Kafka est devenu un objet élu à l'examen scientifique, ses textes, contenant divers thèmes fragmentés mais, par ailleurs, très cohérents. Les référents culturels sont, en dépit de leur ancrage socio-historique, devenus porteurs de spécificités existentielles purement bourgeoises, car, ce que savent les chercheurs en littérature, les réflexes qu'elles renvoient à des actes individuels sans désir de l'Autre, sans prétentions idéologiques, bien qu'elle soit un acte de résistance à l'oubli, à la souffrance anonyme et à la stigmatisation collective, n'engage pas la contiguïté vitaliste dans les statuts socio-humains. Bien que nous partagions l'idée de Maurice Merleau-Ponty qui écrivit « L'écrit parle aux hommes et rejoint à travers eux la vérité⁷ », nous pensons que la mutation digitale et numérique a eu les premiers effets qu'elle croyait provoquer.

Kafka écrivait tout le temps près des frontières Affabulation/Existence ; Réel/Absurde, mais ne s'inscrivait jamais dans des logiques de démission ; c'est qu'écrivit la germaniste Marthe Robert :

À l'exception peut-être de la *Métamorphose* et du *Verdict*, dont le thème central est plus strictement familial, une bonne partie de l'œuvre de Kafka tourne autour de la mission impossible assumée par le héros, sans autre mandat que celui qu'il s'est donné lui-même, dans une société censément actuelle où le passé pourtant continue de faire la loi. L'entreprise n'est pas de tout repos, le Voyageur de la Colline pénitentiaire n'est pas à constater qu'elle outrepassse ses possibilités : venu sur les lieux pour mener une enquête impartiale sur ce bagne inhumain, armé seulement de la clairvoyance et de la logique d'un esprit scientifique, il met brusquement fin à sa mission par peur d'y laisser sa propre raison.⁸

Kafka rentre dans le rang des oppresseurs passifs, qui, ayant des liens avec l'Existence par les coupures interphrastiques concernant le langage politique utilisé par les semblables de ces oppresseurs, ne cessent d'interroger l'arbitraire de la vie et d'intenter des procès à l'acte tel qu'il est dans ses substrats métaphysiques invisibles. Si nous examinons de près *La Métamorphose*, nous nous rendons compte que le seul mal qui ronge le gros insecte que devient Gregor Samsa, personnage-pivot du roman, semble être sinon nié, du moins ignoré ; mais vécu avec une grande injustice par laquelle l'altérité se rend, comme le pensent d'ailleurs les sujets fondateurs (êtres pensants) de notre ère, coupable d'avoir abandonné l'humain à son existence et à son statut d'être le seul être qui défie le cosmos. Dieu, comprenons-nous, a cessé de nous parler et de nous écouter. Il n'y a pas de transcendance, ni immanence qui pourraient réguler

⁶ Deleuze, Gilles *Critique et clinique*, Paris, Les éditions de Minuit, collection Paradoxe, 1993, p. 73.

⁷ Merleau-Ponty Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969, p. 185.

⁸ Robert Marthe, *La Tyrannie de l'imprimé*, Paris, Grasset, 1984, pp. 110-111.

les temporalités à base dialectique : écrire sur l'humain sans le plaindre, c'est la mission que s'est donnée Kafka. Y a-t-il un contre-récit qui s'inscrit dans la littérature pour contrer l'idéologie de Kafka ? En choisissant la marge, Kafka s'évite les polémiques sensuelles et les discours bestiaux, qui asservissent les masses et qui créent de faux héros. Ni tribun, ni patriarche, ni leader politique, Kafka défie ce que ses congénères (ses semblants humains) craignent de désigner comme le mal radical qui frappe l'humain, l'*Existence*. La contingence est l'agente du désordre invincible : il y a une sorte d'arbitraire que nous peinons pour admettre. Kafka double l'écriture par des méta-narrations l'absolvant de tout reproche technique lié à la mouvance existentielle. Pour la méta-narration, l'individu est l'épicentre de la tragification formelle (matérielle), en ce sens que la méta-narration supplante les embrigadements par l'idéologie et l'asservissement par la science. Mais cela n'est pas forcément existentiel : la narration peut ne contenir aucun symbole, ne référer à aucun imaginaire. Kafka aurait-il survécu à l'éradication des idéologies pour succomber aux pensées extrémistes ? En résistant au bellicisme, il subit de plein fouet l'existentialisme, idéologie qui n'interroge que dans les concepts adoptés par Husserl, Heidegger, Kierkegaard, Gabriel Marcel et Sartre, etc. *La crise des sciences européennes* de Husserl semble être une réflexion qui pense les postures fondatrices du savoir, dont la langue dans la mesure où celle-ci, désyntaxisée, est devenue un empire de mots (parfois néologismes) expliquant sans référer à la grammaire de la langue, pour créer une grammaire du savoir. *La Métamorphose* est un méta-récit où l'homme ressurgit non grâce à un quelconque exploit technique, mais grâce à un récit dont l'exploitation se rapporte à la doctrine évolutionniste. L'insecte signifie l'échec de la bio-civilité et la réémergence de la horde primitive, dont la mouvance oscille entre gigantisme rêveur et un nanisme matérialiste. L'Être kafkaïste est un Être pré-humain dans la mesure où il jouit tragiquement de son destin et par ses rendez-vous avec l'Histoire. La notion de travail devrait être pensée dans ce cas-là. Heidegger refuse d'être idéologue et s'installe dans un coin de la philosophie pour penser les Êtres par leur attitude vis-à-vis de l'Existence dans la mesure où l'examen de l'Être devrait questionner ce qui résiste aux conditions climatiques, sinon atmosphériques. Dans *Le Procès*, la quête d'auto-identification se heurte à l'hégémonisme de la bio-civilité, qui a été la seule à freiner le progrès humain. La bureaucratie dévitalise l'humain, et fait passer K. à un personnage qui voit les Cieux lui tomber dessus : l'appareil bureaucratique détermine la vie de l'humain, d'où l'incontournable discrédit de l'Etat et de ses appareils. La technique dans les écrits de Kafka n'avaient pas pu décomplexer les intellectuels (particulièrement les romanciers et les poètes) vis-à-vis du traitement de la question de l'engagement. Nous pourrions dire que Kafka avait sauvé l'idéologie de l'hégémonisme « passif » exercée par la technique. Aussi bien pour Husserl que pour Heidegger, l'Être peut être réduit à son essence sans l'essentialiser. L'humain a pour assurance la logique, et l'absurde est la menace qui le hante. L'épistémologie a vu son procès être reporté pour un temps où la science cesse d'être jugée à partir de préjugés moraux. Il ne suffit pas que l'idéologie résiste aux mots pour se créer une légitimité, mais il faut que la syntaxe intervienne pour se donner une esthétique majeure. Kafka fut un idéologue du néant et un écrivain du non-sens. Très touché par ce qui arrivait à l'humanité, Kafka se déleste de ses origines, pour devenir le porte-parole de l'humanité qui affronte la contingence, instance persécutrice qui jouit d'une audience des plus arrogantes. L'existentialisme forme les Êtres selon les contraintes physiques qu'impose la vie : un verre ne peut être un ustensile que parce qu'il a une forme qui peut contenir un liquide, mais pas parce qu'il a des tendances esthétiques. Dans ce cas, l'éthique précède l'esthétique : c'est-à-dire que le vrai précède le beau, mais il ne l'efface pas complètement, il en garde la force pour aliéner la vérité monothéiste qui exige que le beau soit contenu dans les diverses postures humaines que nous pouvons tenir. Justement, Kafka a pu concilier l'éthique (l'absence sereine) à l'esthétique (l'écriture sans horizons), mais ces postures sont quand même connues dans la vie courante des humains, chose étrange dans la mesure où Kafka était contraint de s'isoler et de se vouer à une solitude féroce. Rien d'étrange

dans ce que l'Existence peut contenir et nommer.

Milan Kundera écrivait, au sujet de l'existence et à celui de Kafka:

Le roman n'examine pas la réalité mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable. Les romanciers dessinent la carte de l'existence en découvrant telle ou telle possibilité humaine. Mais encore une fois : exister, cela veut dire : « être-dans-le-monde ». Il faut donc comprendre et le personnage et son monde comme possibilités. Chez Kafka, tout cela est clair : le monde kafkaïen ne ressemble à aucune réalité connue, il est une possibilité extrême et non réalisée du monde humain. Il est vrai que cette possibilité transparait derrière notre monde réel et semble préfigurer notre avenir. C'est pourquoi on parle de la dimension prophétique de Kafka. Mais même si ses romans n'avaient rien de prophétique, ils ne perdraient pas de leur valeur, car ils saisissent une possibilité de l'existence (possibilité de l'homme et de son monde) et nous font ainsi voir ce que nous sommes, de quoi nous sommes capables.⁹

L'existentialisme de Kafka n'a pas d'arguments qui lui sont intrinsèques, il choisit une solitude sans limites, à tel point qu'il se marque, qu'il marque son territoire par l'étendue de ses propos, d'où d'ailleurs son désir de voir ses œuvres, après sa mort, être brûlées. C'est à l'issue de *La mélancolie* qu'il ressent que Kafka écrit : « *Le créateur, dévoré par sa vocation, se voit souvent contraint à un suprême effort sur lui-même pour revenir à la vie, tant il est assailli par un doute et une insatisfaction perpétuels.*¹⁰ »

Par ailleurs, ressentant la réussite comme une malédiction bénie, Kafka inscrivait l'échec dans ses sacrées convictions, en ne croyant plus qu'à son échec. Reiner Stach écrit :

Les témoignages de satisfaction, de réussite, d'assurance sont d'une rareté frappante dans les écrits personnels de Kafka : non seulement parce qu'il cherchait un exutoire dans la plainte écrite et consacrait donc au malheur une quantité d'encre et de temps largement disproportionnée – comme presque tous ceux qui tiennent un journal intime –, mais aussi parce qu'il éprouvait une crainte atavique d'appeler le bonheur par son nom. Il ne voulait pas « tout gâcher ». Il redoutait que le constat écrit d'un gain, ou ne serait-ce que l'expression trop nette de son attente, n'amène fatalement un retour de bâton. Kafka se comportait comme s'il faisait face à un mauvais démiurge, aux yeux duquel il valait mieux calfeutrer ses fenêtres.¹¹

Bien qu'ayant une profonde connaissance de soi, notamment dans son *Journal*, il reste détaché de la vie mondaine telle que perçue par les oligarchies décidées, loin de tout jugement *moral*, loin s'en faut, à gérer le monde en dissociant le politique et l'existential. Kafka nous révèle l'étendue du conflit ontologique que vit l'être dans ses diverses postures existentielles : à la base de tout mouvement infra-historique aussi invisible soit-il il y a un conflit ontologique que seul le politique peut résoudre. Mais comment le politique agit-il ? Il donne une dimension humaine (subjective) transversale à tous les moments historiques la possibilité qu'il y ait un rapport de force qui se solde par un compromis. Et justement, c'était cela le rapport de Kafka à l'Existence : il laisse le rapport de force intact et refuse que ses écrits reflètent un quelconque penchant idéologique ou politique. Nous pouvons lire dans les lignes suivantes, des éléments théoriques sur le *Journal* dans la littérature, où il est expliqué la position de l'auteur à l'Autre, le lecteur.

Quoique le journal soit essentiellement le lieu du secret et du monologue, il se définit aussi par la position incertaine et paradoxale de son destinataire. S'il constitue un refuge matriciel, une forteresse inaccessible aux autres, un espace réservé au moi, c'est bien que la possibilité qu'il puisse être découvert et lu par autrui est incluse dans sa définition même. Sa singularité est donc

⁹ Kundera Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, « Essai », 1986, pp. 57-58.

¹⁰ Florence Bancaud, *Le Journal de Franz Kafka*. Paris, CNRS Éditions, 2001, <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.225>.

¹¹ Stach Reiner, *Kafka Tome I Le temps des décisions*, Paris, Cherche Midi, 2023, p. 353.

paradoxalement validée par l'altérité qui pourrait la mettre en péril par une lecture non autorisée, équivalant à un viol. La dimension d'autrui est inextricablement liée à la réflexion sur la lecture ou publication posthume du journal.¹²

La lecture qu'opérerait l'Autre engage des sens fort divers où la possibilité de création de nouvelles modalités de décryptage des codes et des signes qui s'intègrent dans la vie des auteurs est bien pensable. La vie de Kafka était marquée par un décalage psychologique qui n'était pas validé par les instances médicales dans la mesure où la production littéraire le rendait le scrutateur d'un univers qu'il devrait ouvrir, d'un Texte qui, malgré sa sacralité, a un auteur (atemporel). La médication doit être dénoncée, spécialement la partie qui a un impact sur l'humain. La posture médicale est hégémoniste.

Cette tendance nihiliste nous renvoie, supposons-nous qu'il serait loin d'être décortiqué par les lecteurs de Kafka, vu la complexité de l'équation existentielle, qui dresse l'homme contre lui-même, à une angoisse à horizons ouverts (c'est-à-dire sans limites), lesquels auraient, l'Histoire et la subjectivité l'ont voulu de cette manière, été confisqués par les politiques, qui, considérés dans leurs (les politiques) diverses postures comme les alliés des mondains, n'ont de lien qu'avec l'Être anhistorique, dont la perception nous rend perplexes vis-à-vis des rythmes existentiels que Kafka ne reconnaissait pas dans la mesure où il écrivait sans attendre des échos relatifs à son oeuvre. Kafka est-il chagriné par la férocité d'un néant, qui fascinait tous les « socialisés » ? Il fabriquait des lettrés, qui, maîtrisant le lexique, croient pouvoir, sans la moindre retenue, manier les textes par les lectures qu'il réalisait ? L'existential est, dans ce cas, capable de nous mener vers le politique fondateur.

Kafka reste très indécis vis-à-vis de son parcours existentiel, sa vie étant garantie par un emploi, posture qui témoigne des rapports de Kafka à un statut de prolétaire. Ce que, dans ses écrits, Kafka ne revendique pas. Nous pouvons lire dans *Journal* :

Je suis fatigué, il faut que j'essaie de puiser de nouvelles forces dans le sommeil, sinon je suis perdu sous tous les rapports. Que de peine à me maintenir !

L'existentialisme de Kafka témoigne de ce qui adviendrait de l'espace européen de l'après-guerre, où les sujets nationaux se sont rabattus sur un existentialisme nihiliste malgré ce que leur accordent les États.

2° Le libertaire désidéologisé

La question de la femme préoccupe tous les courants politiques, lesquels amputent l'entité pronomiale d'un composant qui formerait un équilibre capable de dessaisir le faux vrai en incertitude fécondante. La question du genre devrait dépasser dans les diverses identifications bio-civiles (c'est-à-dire cesser d'utiliser dans l'établissement des identités. Bref, qu'il y ait une mixité de genres dans les diverses postures existentielles. Le pronom qui existe ne se substitue à rien). Le pronom devient un nom commun que chacun tente de domestiquer, d'amadouer, de sacrifier et d'exploiter : une femme devient, sémiotiquement, le symbole de la tendresse ; l'homme, celui de la force ; des clichés garantis par les adversaires de ce que nous pourrions appeler *La french Theory*. La femme est objectivée en se défaisant de son statut de sujet. En se convertissant en objet bien que pensé, la femme se départit de son autorité sur la langue qui, par l'intrusion de l'homme, a procédé à la fabrication de l'ordre humain. Kafka s'inscrit dans la démarche appliquée à la femme, il a tenté d'échapper à la mythification, mais le commun l'a pris (a pris Kafka) et en a fait un emblème de la complexité, de la perte et de la folie (la perte de soi). Chez Kafka, nous ressentons la perte de soi comme conséquence de la fission de l'unité minimale de l'espace, d'où l'incapacité du sujet à se constituer à lui-même une référence éthique capable de nous protéger de nos essences transitoires. La femme, dans les imaginaires communs (chez la plupart des peuples), n'a plus de rapport névrotique à l'existence, elle est

¹² Bancaud Florence, *Le Journal de Franz Kafka*.

normalisée et elle vit dans la langue et non pas sur la langue, contrairement à l'homme qui, malgré toutes les rhétoriques qui animent les échanges verbaux, contrôle l'ordre linguistique, en ce sens que le fait de désigner le genre est le monopole de l'homme. Il faut dépasser les identités sexuelles (de genre) pour pouvoir rendre justice à la femme. Kafka est une des postures dont le substitut pronominal n'est pas fondé. Les idéologies scientifiques ont poursuivi l'œuvre d'objectivation de la femme en la rendant incapable de se présenter comme un statut sorti de l'épistémè capitaliste. Prise comme de la marchandise, la femme n'a pas eu son autonomie en ayant, comme l'homme, un pouvoir sur la langue. Il se trouve que cette marchandisation a ouvert la voie à l'esclavage légitimé par le statut mineur de la femme. Puisque dans notre espèce, il y a des êtres différents, on va les supposer, par le mal fait à la femme, susceptibles de servir le névrosé de la temporalité capitaliste qu'est l'Homme. La femme, dans les œuvres de Kafka, est la porteuse d'un statut dont les contours sont la victimité digne et l'extrémisme sobre : Kafka, contrairement à la révolte contre les modalités de vie sociale, littéraire surtout, ne voit pas en la femme un objet sexuel, justifiant l'exploitation du corps de la femme par l'échec de la rationalité que vécut l'humanité après les deux guerres mondiales. « *Brod idéalisait le sexe, Kafka le redoutait...*¹³ » Dans *La Métamorphose*, la sœur prend en charge Gregor Samsa dans son œuvre d'insertion dans la vie qu'il mène et dans la version qui lui est réservée. Il n'y a pas de normalité. De la lecture de Kafka, nous constatons que l'Homme est contingent, car il dépend de ce que l'Existence arrache à la vérité. L'Homme ne peut avoir de projet, tout comme la femme (élément, à côté de l'Homme, cardinal dans la confection du sujet national, visant l'universalité). Le combat féministe ne s'est pas encore théorisé et radicalisé, mais Kafka, à travers son personnage, a tenu à se montrer extrêmement raffiné, probe envers la femme, sans prétentions moralisatrices (somme toute caractéristiques de la position littéraire). Doit-on penser la femme, la féminité ou la féminitude ? N'y a-t-il pas risque d'essentialisation de la femme, si nous croyons que notre pensée devrait se diriger vers la féminité ? Kafka ne nous donne pas une épuration de la pensée de la femme par la féminité, telle que perçue par la doxa populaire : la femme deviendra, par ce fait, une image. L'essentialisation de la femme, c'est le passage par la pensée de la féminité, comme si la femme n'est que féminité telle que perçue par l'épistémè ambiante. Le mouvement de la pensée idéologique a fini par reconnaître les droits de la femme, mais les penseurs de la question de la femme ne nous ont pas expliqué toute la pensée relative à la femme. Nous ignorons ce rapport de la féminité à la dialectique : réduire la féminité à une morale, c'est une sorte, nous dit l'œuvre, d'accaparement d'énoncés sécuritaires capables de neutraliser la revendication majeure de l'humanité qu'est l'égalité interhumaine. La femme kafkaïste n'a pas de liens avec la féminité bourgeoisement essentialisée. L'espace la rend responsable de ce qu'elle ne commet pas, notamment dans son poste quand elle a pour collègues des hommes. Elle ne jouit pas d'une absolue a priori, comme le veulent les puritains de l'idéologie nationaliste, qui ne croient pas à la dialectique. Kafka évite les pièges moraux et prend la femme pour un être tant cher qu'il lui dédie les parcours narratifs dans un bain parfumé menant à un paradis qui garantirait la quiétude. Mais Kafka ne se laisse pas emporter par l'angélisme, la posture de femme laisse courir des valeurs qui ne sont pas dans l'ordre commun, mais dans des espaces fort divers par leurs composants et par leur thématiques ; une sorte de nous dire que le contexte est le seul à pouvoir créer l'espace-temps qui adopterait sa dialectique. Il ne suffit pas de parler d'espace-temps pour pouvoir séquentialiser les unités minimales dont le nom est difficile à créer. Entre le Faire et le Non-Être, il y a des nuances que les personnages féminins de Kafka ne laissent pas passer dans les interstices de certains de ses (Kafka) écrits en raison des éthiques scripturaires que prennent les endurcis de la plume, voulant s'acquitter d'une dette réclamée par les Réels, scientifique et idéologique.

¹³ Stach Reiner, *Kafka Tome 2 Le temps de la connaissance*, Paris, Cherche Midi, 2023, p. 346.

Ensuite, la vision que Kafka a sur la femme est sinon problématique, du moins singulière : à l'opposé de ses contemporains et de ceux qui veillent à la perpétuation de l'image de la femme dans l'espace littéraire, Kafka prône un engagement angélique avec la femme. Dans *Le Château*, Kafka écrit :

La bière fut servie par une jeune fille nommée Frieda. C'était une petite blonde qui ne payait pas de mine, elle avait des traits mélancoliques et les joues creuses, mais un regard surprenant par un air de supériorité. (...) K. ne cessa de regarder Frieda à la dérobée, même lorsqu'elle parlait avec Olga. Elle et Frieda ne semblaient pas amies, elles n'échangèrent froidement que deux ou trois mots. (*Le Château*, p. 77)

Nous pouvons lire, par ailleurs :

Sans se soucier de K., elle enfila sa jupe et se précipita dans la cuisine (...) Il est vrai que la conversation de K. avec la patronne avait fort retardé la préparation du déjeuner ; il n'était pas encore prêt, mais les clients étaient tous là ; il n'était pas encore prêt, personne néanmoins n'avait eu l'audace d'entrer dans la cuisine malgré l'interdiction de la patronne. (*Le Château*, p. 135)

L'image de la femme est si traitée qu'elle laisse cet Être basique se fonder sur un corps désacralisé par sa sacralité, c'est-à-dire décentrer les dogmes liés à la femme à partir d'un regard pro-corporel (la phallogocratie n'a pas pu exercer son pouvoir dans les textes kafkaïstes). Les propos de Kafka ne font pas même la moindre allusion à l'amour érotique, bien que la femme soit très présente dans le texte. Pourrions-nous dire que Kafka se nourrit d'une quelconque spiritualité (intimement engageante) convertie en culture (publiquement contraignante) ?

Amalia avait déjà lu la lettre –elle était brève- et la tenait dans sa main, qui retombait mollement ; comme je l'aimais elle était fatiguée ! Je m'agenouillai près d'elle et lus la lettre. A peine avais-je terminé qu'Amalia la reprit après m'avoir jeté un rapide coup d'œil, mais elle n'eut plus la force de la lire, elle la déchira, jeta les morceaux au visage de l'homme qui était dehors, et ferma la fenêtre. (*Le Château*, p. 250)

N'ayant jamais exprimé une tendance idéologique dans ses textes, Kafka, par personnages interposés, nous donne accès à une image merveilleuse de la femme. Incarnant la chair à plaisirs dans la littérature, la femme reste cependant dans les écrits de Kafka sous la tutelle de verbalisateurs mineurs : Kafka dépeint les rapports qu'il a adoptés vis-à-vis des femmes comme le produit d'une ascèse religieuse ou d'un politicisme qui vient en arrière-fond avec des questions politiques que, traitées par les tracts, les communiqués de presse et les résolutions de partis de façon discursive assez assumée, le romanesque prend en charge. À l'inverse de l'épistémè de l'écriture contemporaine, notamment dans les non-dits, l'impensé littéraire et les implicites discursifs, où la femme occupe un rôle déterminé par le patriarcat, Kafka ne nous donne pas accès à des topoï narratifs où la femme est liée à la sexualité. Plus encore, Kafka mythifie la femme à tel point où se perçoit un angélisme (pourrions-nous dire candide) peu commun. S'agit-il d'une doctrine qui, au lieu de réduire l'écriture à son rôle discursif, laisse libre cours à la narration (cours/dis-cours) : le premier étant, faut-il relayer une lapalissade, le transfert de *Je* sur « *Il* », garantissant le passage au récit ; le second est l'incarnation de la contraction de « *Je* » qui aura reçu toutes les psychés protectrices par des « *Il* », anonymes, réduits à la consommation de soi, et hypertrophiés dans les pouvoirs de désignation échus à la grammaire ? Nous lisons dans *L'espace littéraire* de Maurice Blanchot :

Kafka remarque, avec surprise, avec un plaisir enchanté qu'il est entré dans la littérature dès qu'il a pu substituer le « *Il* » au « *Je* ». C'est vrai la transformation est bien plus profonde. L'écrivain appartient à un langage que personne ne parle, qui ne s'adresse à personne, qui n'a pas de centre, qui ne révèle rien.¹⁴

La femme semble exister sans intérêt que lui doit la société : il ne s'agit pas d'être-pour, mais d'un être-soi-même, c'est-à-dire que la femme ne doit être autorisée à exister dans les espaces que pour servir la société, mais apparaît comme un être qui se définit lui-même et qui prend la peine de concevoir sa vie, qui ne se veut pas forcément et tout le temps, professionnelle, ni comme agente de « la domination masculine ». Dans les espaces conservateurs, la femme est

¹⁴ Blanchot Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, « Folio Essais », p. 21.

appelée à être protégée de ce que l'Homme pourrait commettre, alors que dans les espaces modernes la femme décide elle-même de ce qu'elle veut être, de ce qu'elle doit être. Justement, dans l'œuvre de Kafka, la femme n'est soumise ni aux désirs de l'homme comme objet sexuel, ni aux ordres des bourgeois dans l'accomplissement d'activités professionnelles, confondues à un esclavage qui garde intact le paradigme majeur dans l'analyse des rapports sociaux (la division du travail).

Kafka nous renvoie l'image d'un prophète désengagé de l'Histoire : il est, de fait, militant existentialiste qui décide de faire subir à la femme une lecture aux antipodes de la littérature contemporaine. La « chasteté » du texte kafkaïste est-elle si problématique ? Il jette les jalons d'une nouvelle perception de la femme. Une propreté dont se réclame le sujet quand il quitte soi-même, sa famille, sa tribu et ses nations, pour devenir la propriété de l'humain où qu'il soit. La littérature a chèrement acquis son statut, et plus particulièrement, sa liberté. Il a fallu des luttes et des positions historiques engagées foncièrement contre le pouvoir clérical et pour la liberté créative : nous avons une idée de ce que les pouvoirs ont fait subir aux écrivains (censure, procès et vindicte, etc...), les religieux et les gouvernants se sont ligués pour maintenir l'ordre établi et s'opposer aux mutations normales de la société. Ce sont les écrivains et les philosophes qui ont été à l'origine de l'opération de neutralisation du comportement officiel vis-à-vis de la société. Parmi les points que le monde occidental a pu régler, la femme. Mais à cela Kafka répond par la mythification, voire l'idéalisation du corps de la femme. Dans ses écrits, Kafka ennoblit la femme et la regarde comme un Être épuré de tout mal si infime soit-il (à la limite de l'angélisation), qui pourtant n'est pas un mythe, car cet Être accomplit ses besoins biologiques. Julia Kristeva dit que, comme tout être vivant, la femme a un corps, qu'elle n'est pas un ange. Le respect que Kafka accorde à la femme s'évite les thèses propres aux féministes, de divers groupuscules politiques et de divers cercles de réflexion. Le féminisme, c'est, d'abord, prendre la femme pour un sujet ; or, le masculin continue de monopoliser la création, la correction et le traitement de la langue. On ne crée pas des mots dans les salons confortables dédiés aux académiciens : c'est la mouvance sociale qui crée les comportements culturels, comme la communication par la langue : on continue à se battre pour régler la question de la femme. Cette posture est-elle liée à l'impossibilité de penser l'espace-temps par une épistémè qui viendrait de philosophes analysants et non de penseurs moralisateurs ? Évitions les marques archaïques, dont l'ethnisme qui, malgré les caractéristiques qu'il contient, a sa singularité. La première référence à l'unanimité passe par le culte de la tribu venant des liens de sang que partagent les habitants regroupés en familles. À chaque fois qu'un problème arrive, la méga-famille bouge. Dans les tribus il y a des clans qui, chacun de leur côté, défend ses adeptes. S'il s'agit d'un étranger, les habitants de la tribu se mettraient à défendre le leur. Et c'est cela que certains pouvoirs politiques tentent d'instaurer, pour permettre à la collectivité dont le mode de gouvernance peut être nommé ethnocratie, de résister aux pulsions enfouies dans les abysses de l'humanité : l'espace-temps où les névroses originelles ou transitoires se soignent par la création d'œuvres dues à la capitalisation d'émotions convertibles en raisonnements valides.

3° Autoritaristes sans autorité

« Faut-il tenir pour périmée l'idée que l'humanité est une mémoire commune plus qu'une mosaïque de cultures, qu'une nation est un projet historique plus qu'une addition d'intérêts économique ?¹⁵ » écrivait Régis Debray. L'autoritarisme est un mot proche plutôt de la politique que de l'Existence, il signifie la gestion « autoritaire » de la société, de la nation et du peuple. Les rapports sont tendus, mais ils ne sont pas fructueux, car à la libre entreprise se substitue l'initiative dirigée, voire imposée. Dans certains de ses écrits, Kafka nous montre l'incapacité du sujet moderne à maîtriser la grande machine qu'il a créée, à savoir l'État. Ernst

¹⁵ Debray Régis, *Pour l'amour de l'art Une éducation intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 4.

Jünger écrit à propos de l'État :

L'État fut de tout temps objet de méfiance. Depuis les origines, ses efforts, ses empiètements ont provoqué des craintes où s'exprime plus que la simple prudence politique ou que la revendication du droit de l'individu à son être propre.¹⁶

Dans *Le Procès*, Kafka prend la posture d'un militant, en mettant en narration les mécanismes bureaucratiques, un labyrinthe qui est tellement structuré qu'il met les gens dans une perte affreuse. Le « moi » s'égaré et il égare ses discriminants intellectuels avec. Les prolongements politiques de la phénoménologie et de l'ontologie ont fait disparaître le statut bio-civil¹⁷ de l'Être, comme pour formuler une métaphore de la position du sujet moderne, lequel se désolidarise de ceux, qui, par maladie ou par peur, perdent la raison. Le fou n'est-il pas celui qui écrit sur tous les murs des bâtisses de la Cité que sa sagesse est une malédiction qu'il subit grâce à sa démission du politique, plongeant dans une existentialité démente ? La séparation du politique de l'existentiel est la plus grande brisure subie par le sujet moderne : celui-ci n'arrive pas à savoir ce qui lui arrive, il a peur, en exerçant la politique, que ses repères existentiels lui échappent. Le monde méta-médiatique (celui qui est derrière les réseaux de connaissances postverbales et pré-existentielles), par la massification du savoir, nous explique que les failles d'estimation ne sont pas observées dans les transmissions idéologiques qui veillent au savoir. Ce savoir n'appartient à aucun genre, malgré toutes les marques qui tiennent pour responsables les acteurs politiques protecteurs de la posture académique et didactique. Les metteurs en œuvre de l'action idéologique suscitant le sacrifice clarifient la question à laquelle se soumettent les meneurs de l'existentialisme. Exister serait, donc, recoller des morceaux sans sens et les rendre articulateurs d'un sens un tant soit peu fécond.

Les existences idéologiques ne reconnaissent que l'autorité fondée sur l'interdit matériel, c'est-à-dire formalisé dans un énoncé clairement affiché dans la doctrine du parti. Or, il se trouve que l'ordre que garantit cette doctrine est tellement précaire qu'il se soumet à la logique de la langue et du texte pour prétendre à une signification crédible et valide. L'autorité commence à être contestée ce, dès lors qu'on ose défier les structures psychiques primaires, telles que la vacance verbale¹⁸. Cette dernière, si elle venait à être vécue, déboucherait sur une tendance accrue vis-à-vis de l'art, et de l'Existence (souvent pathologique) du sujet. Le sujet est-il le versant secret de l'État dans la mesure où l'Être, la demeure archaïque des mini-sujets, est appelé à contenir les rejets existentiels de l'Histoire : acte civil, examen médical, esquisse d'un roman de banquet, prise d'une douche, etc.

L'État n'a pas été épargné par Kafka, qui, malgré ses absences historiques, tenait à ses minces et critiquables tendances politiques. On lit à propos de cette idée :

« L'inspiration libertaire est inscrite au cœur des romans de Kafka, qui nous parlent de l'État – que ce soit sous la forme de l'« administration » ou de la « justice » – comme d'un système de domination impersonnel qui écrase, étouffe ou tue les individus.¹⁹ »

L'autorité du père n'est, dans certains écrits de Kafka, pas complètement visible, mais elle est paradigmatique dans la mesure où le « Je » personnel acquiert un « Nous » mené par une démesurée abstraction. Kafka a-t-il des tendances anarchistes, est-il indifférent au politique, du genre « apolitique » que louent certains génies, comme pour plaire à la bourgeoisie et aux

¹⁶ Jünger Ernst, *L'état universel suivi de la La mobilisation totale*, Paris, Gallimard, « Tel », 1962, p. 50.

¹⁷ Le bio-civil : un concept que j'ai créé et tenté d'utiliser dans ma thèse de doctorat : il s'agit des deux grandes contraintes dans la fixation de l'Être humain : d'abord, l'État par l'attribution d'une civilité ; la biologie par sa définition biologique (le corps, le genre, les marques biologiques particulières, etc.).

¹⁸ La vacance verbale est une expression conceptuelle qui est née dans ma thèse de doctorat : elle est un des préalables de la création artistique opérée par les décalés dédiés à l'art. À côté du conflit ontologique et de la syntaxe existentielle, la vacance verbale constitue une condition pour la normalisation du schéma existentiel de l'artiste qui retrouve sa paix après avoir vécu le moment créatif, ô combien douloureux.

¹⁹ Löwy Michael. Franz Kafka et le socialisme libertaire. In: *L'Homme et la société*, N. 125, 1997. Assignations identitaires et différenciation sociale. pp. 123-134. DOI : <https://doi.org/10.3406/homso.1997.2904>
www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1997_num_125_3_2904

défenseurs de la métaphore de la blancheur²⁰ ? Kafka est le névrosé de la temporalité dans la mesure où l'écriture lui prenait des temps mythiques infinis (le temps se fabrique par les capacités de la langue à détruire les essences de l'instant créatif), c'est-à-dire l'écriture, qui paraît être une passerelle entre les comportementalistes et les verbalisateurs, les premiers étant ceux qui se contentent de l'acte « accompli » et les seconds comme marqueurs de la position historique par le verbe (le mot). Dans ce cas, Kafka choisit la prudence, en refusant de s'engager dans des combats faussement politiques. En engageant son comportement, Kafka montre sa méfiance vis-à-vis de la langue et de ses mauvais coups. L'idéologie, chez Kafka, est implicite, c'est ce qui fait la force des écrivains mondains, dont Kafka, qui adhère à la bourgeoisie culturalisée. Fonctionnaire, il se montre attaché à son travail d'écriture « secret ». Malgré l'émergence de courants politiques, intellectuels et artistiques majeurs, Kafka ne s'est pas laissé emporter par les bourgeois du politique agissant sous des prétextes qui couvrent des desseins « carnassiers ». Mais l'autorité est là.

Le Père, dans ses diverses représentations, est une sorte de mythe, dès lors que des pouvoirs spirituels lui sont attribués : il nous protège de tous ceux qui pourraient nous toucher dans notre intégrité physique et morale, il veille à notre confort, il procède à notre éducation et il mène notre raisonnement vers la dialectique morale courante, en cohabitant avec notre mère. Tout cela nous éclaire sur les processus conventionnels de tout objet historique, de quelque nature qu'il soit. Subsistent alors les névroses originelles, lesquelles fondent l'Être dans ses espaces les plus reculés, au moins d'après le récit religieux concernant la genèse de l'humanité. Entre autres névroses, la paternité et la maternité : l'attachement à une autorité persécutrice, comme celle de la mère et celle du père, renvoie à une tension où la substance vitale est garantie. L'accès à la reconnaissance de ces deux autorités cohabite avec la posture de négation des instances créatrices de substances vitalisantes, car nous disposons de quelques éléments d'elles dans notre Être étrangement ontologique et historique. En lisant Kafka, nous nous rendons compte de la quête obsessionnelle : l'énoncé kafkaïste produit une esthétique, pourrions nous dire, éthique. D'ailleurs, les auteurs, qui savent lier l'éthique à l'esthétique, fondent un espace neutre où le lexique ne sert ni la rationalité hégémonique, ni la passion fascinante ; mais Kafka, dans *La Métamorphose* et presque dans la totalité de ses écrits ne fait que narrer et éviter l'expression de tout jugement ou de toute plainte, cependant les thématiques unificatrices de l'œuvre de Kafka laissent entrevoir un style qui a pour ciment une syntaxe textuelle privée de tout marquage idéologique de la littérature pourtant en vogue à l'époque. La révolte contre la langue a ses procédés et ses codes, mais Kafka choisit un engagement peu coutumier, car il écrit pour des positions idéologiques à perspectives : la dénonciation de l'Etat policier, la défense de la femme, la critique des fausses solidarités, etc. Nihiliste ou progressiste : Kafka ne se positionne point. Il se replie sur lui-même pour se dévoiler à travers une littérature qu'il « méprise ». Dans l'écriture de Kafka, nous pouvons percevoir un absurde sans prétentions romantico-contemporaines, en ce sens que Kafka a jeté les jalons des thématiques de l'écriture bien avant l'émergence des tendances intellectuelles, idéologiques, socio-économiques et morales du XX^{ème} siècle. L'écriture de Kafka était prémonitrice de ce qui adviendrait ce, en imaginant le statut qui sera réservé à l'humain. Et l'Histoire lui a donné raison, car les deux guerres mondiales ont donné lieu à des massacres massifs. Le bilan de la seconde guerre mondiale est ahurissant. Cette conséquence a déteint sur les divers espaces d'existence humaine, dont la littérature. La période post-guerre a vu le sujet moderne tragifier le banal et banaliser l'essentiel : la littérature devient le lieu du non-sens, alors que les philosophies ont fait primer l'existentialisme et les démarches anti-bourgeoises sur les écrits par lesquels la

²⁰ La métaphore de la blancheur est une expression dont j'usais dans mes activités professionnelles (enseignement supérieur) qui signifie la suprématie du blanc sur le noir, notamment au plan symbolique, y compris dans les textes sacrés (exemple : faire sortir l'humanité des ténèbres – le noir – à la lumière – le blanc). Une métaphore ontologique, dès lors qu'elle jouit de toutes les légitimités de quelque nature qu'elles soient.

gauche prétend épuiser le réservoir des idées gauchistes. Kafka a-t-il procédé de la même manière ? Non, Kafka est un amoureux du « simple ironique » et de la formule politique implicite : il fait joindre le politique (antibourgeois) à l'existential dans la mesure où les deux pôles, quand ils se mettent en harmonie sur une même psyché, ils seront impliqués dans le combat en se dédouanant de la responsabilité morale relative à l'existential. Kafka, par ses attentes déçues, fait intervenir l'Être dans la quête de la définition du bonheur dans un monde où le pays, ayant survécu à la guerre, se débat avec ses sujets contre le nihilisme. Les États sont les détenteurs de « la violence légitime » : cette définition consolide les mélancolies du sujet existential, qu'est dans notre cas Franz Kafka. Pour avoir une idée de ce qu'est la tristesse (nous le ressentons, ce cas, dans les œuvres « sereines » de Kafka), nous nous invitons à lire le passage suivant de Julia Kristeva :

La tristesse est l'humeur fondamentale de la dépression, et même si l'euphorie maniaque alterne avec elle dans les formes bipolaires de cette affection, le chagrin est la manifestation majeure qui trahit le désespéré.²¹

La violence s'est modernisée et les crématoriums nazis donnent à réfléchir sur les prétentions surdimensionnées de la rationalité. Quelles sont les limites de la rationalité ? Elle se fixe entre deux bornes ; la première est la crainte d'être mis à genoux par la subjectivité hypertrophiée ; la seconde, c'est le désir d'assassiner la transcendance sans être classé assassin. C'est-à-dire que le substrat de la rationalité est psychologique avant de se défaire de soi-même pour entrer dans son immanence. Kafka ne fabrique son énoncé que dans un discours pluriel, que tout lecteur exige pour s'y exprimer. Par ailleurs, il (Kafka) n'installe son texte que dans un existentialisme immanent qui englobe toute l'entité humaine, mise sous forme d'un texte dont la structure obéit diversement aux philosophes et idéologues émergeant dans l'Histoire. Kafka est engagé par ses semblables dans les sentiers phénoménaux de l'Existence : il incarne le sujet moderne à mesure qu'il s'efface dans l'ordre narratif dont il contrôle la composition totale. Kafka a subi un autoritarisme libéral dans la mesure où il n'a pas, dans certains de ses écrits, notamment *La Métamorphose*, *Le Procès*, *L'artiste de jeûne*, *Le Château*, laissé libre cours à ses idées politiques, pourtant reçues de ce que les Lumières ont tenté de créer, en matières de libertés intellectuelles et droits sociaux venus de la part des adeptes du marxisme. Cela laisse voir une ligue de spiritualistes et de matérialistes se constituer contre les hégémonismes fabriqués par les faussaires de la science historique. Le rapport au Père, dans ce cas de Kafka, il y a d'étendues concessions offertes au Père, en ce sens que le Père aurait pu rafraîchir les pactes historiques compris comme maintien de l'autorité du Père sans que le fils ne consente. Kafka nous révèle « les pensées complexes » et les crispations humaines qui ont régné dans le XX^{ème} siècle. Kafka a abandonné le droit au militantisme pour recentrer le regard anthropologique sur l'existential, c'est-à-dire faire voir les problématiques primaires dans les écrits atypiques qu'il avait produit (Kafka). Bien qu'il ne fasse de brouillage du référent, Kafka fait traverser la métaphore qui mène le lecteur des espaces originels (des espaces qui n'ont pas subi le processus biologique d'émergence historique) de l'humanité (le totem était un Dieu) à la modernité où l'homme est coincé par des mécanismes de gestion qui n'ont pas réussi à refonder l'espace humain (la bureaucratie s'empare de l'écriture, passage obligatoire à la pensée). Cela laisse interroger les actes de Kafka concernant l'écriture, en ce sens que les postures que l'Histoire a abritées, notamment concernant les guerres qui traversent l'espace humain, ont produit un sujet désidéologisé, mais très touché tel qu'incarné par les métaphores de Kafka. En dernier lieu, Kafka écrit une *Lettre au père* : dans ce texte, l'autorité est incarnée par le père. « L'attitude de Kafka devant l'autorité du père n'a de sens que l'autorité générale qui découle de l'activité efficace²² » (Georges Bataille, *La littérature et le mal*). Le père a une dimension

²¹ Julia Kristeva, *Soleil noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987, p. 31.

²² Georges Bataille, *La littérature et le mal : Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet*, Paris, Gallimard, 1957, Collection « Idées », p. 195.

symbolique, notamment dans la religion qui guide les conceptions des croyants. Le Père, c'est celui qui exerce l'autorité première : il y a des autorités qui en découlent dans divers espaces sociaux, à l'école, l'espace professionnel, l'administration, les appareils répressifs, etc. L'autorité est liée à l'exercice d'une contrainte par le détenteur du pouvoir sur le quêteur de l'existence (la vie ou même la survie) : être autoritaire, c'est faire subir au dominé un examen où la nature exerce tout son pouvoir par l'ordre donné par l'autorité, laquelle exige à la nature le droit de faire de l'absolu l'objectif à atteindre. Et dans cette nature, le dominé n'a que le droit d'obéir au dominant, c'est-à-dire suivre la nature dans ses logiques extrêmes : le dominant répare ses erreurs en laissant le rapport idéologique glisser sur le naturel. Dans *Le Procès*, Kafka nous montre un personnage perdu dans un labyrinthe qui ne devrait pas exister, car il est le reflet de l'État, et celui-ci est censé réunir toutes les conditions nécessaires à la continuité de la vie collective. Il se trouve, de ce fait, que l'État ne garantit point ce rôle, mais affecte (explore) l'humain dans ses profondes dispositions psychiques, sans toutefois contraindre l'humain à abandonner son intimité : l'humain devrait laisser sa dignité et son intimité être garanties par les logiques communes de l'Être. L'autorité du père est garantie par la religion qui recommande qu'elle soit respectée : le père n'a pas de limites existentielles vis-à-vis de ses enfants ; il n'y a que des limites morales qui sont parfois enfreintes sans le moindre scrupule.

Gregor en perdait complètement la tête. Il s'était déjà presque entièrement retourné quand, guettant toujours ces sifflements, il se trompa et fit plus que le demi-tour. Mais lorsque, enfin, il eut bien la tête en face de la porte ouverte, il apparut que son corps était trop large pour passer comme ça. Son père, dans les dispositions où il se trouvait, était naturellement à cent lieues de songer par exemple à ouvrir le second battant pour que Gregor eût la place de passer. Il n'avait qu'une idée fixe, c'était que Gregor devait rentrer dans sa chambre aussi vite que possible. Jamais il ne l'aurait laissé exécuter les préparatifs compliqués qui auraient été nécessaires à Gregor pour se remettre debout et tenter de franchir ainsi la porte. (*La Métamorphose*, p. 33)

Gregor Samsa subit une double peine : aussi bien la première que la seconde, elles sont arbitraires (l'arbitraire existentiel conventionnel). Il s'est transformé en un corps qu'aucun humain ne voudrait prendre ; par ailleurs, il fut trahi, à raison !, par sa famille qui ne voulait pas que la société en sache quelque chose. De ce fait, Kafka exploite les modalités post-faits rejuguées par l'Histoire. La dialectique kafkaïste a fonctionné sans la moindre difficulté.

J'aurais été heureux de t'avoir comme ami, comme chef, comme oncle, comme grand-père, même (encore qu'avec plus d'hésitation) comme beau-père. Mais comme père, tu étais trop fort pour moi, d'autant que mes frères sont morts en bas âge, que mes sœurs ne sont nées que bien plus tard et que, en conséquence, j'ai dû soutenir seul un premier choc pour lequel j'étais beaucoup trop faible. (*Lettre au Père*, p. 102)

La notion de Père aurait glissé vers d'autres espaces symboliques, voire sémantiques fort signifiants : Kafka a écrit une lettre non pas pour nous laisser voir un quelconque ressentiment, mais pour exprimer une profonde mélancolie par une posture de neutralité sentimentale que la religion ne recommande pas. Nous percevons une distension dans le rapport *Père/Enfant*, rapport étrange et révélateur de ce que peut l'absurde vis-à-vis de la raison et des affects. La Raison finit par agencer les énoncés par une syntaxe dont la logique est la doublure que lui permettraient les schémas scripturaires auxquels accèdent les auteurs.

L'État n'est pas appuyé par le consentement du sujet : il est de fait, c'est-à-dire que l'État reprend ses pouvoirs à Dieu, qui, reconnu comme autorité suprême (il règne sur tout) par les religions, consomme les mythes de la transition sentimentale ; à titre d'exemple, passer de l'affection à l'émotion, de la colère à la révolte, etc. Le paradigme de l'autorité devient le moyen le plus utilisé dans la quête de la domination. Quelle en est la cause ? Le contrôle total de l'Être, tel que représenté dans *Le Procès*, est exploité pour produire un Être sans pouvoir de contrôle de soi. La nature de l'État oscille entre autoritarisme et totalitarisme : mis à part les antécédents qui ont marqué l'entité historiquement constituée, les conditions de vie contemporaines forment

la psyché collective dans la peur et dans la crainte d'une extrême violence qui ressurgira lorsque les masses, par culturalisme, deviennent des foules qui cherchent avec une détermination franche le retour à la horde originaire (primitive). L'autorité ontologique est porteuse d'un faux paradigme qui réduit le rapport d'autorité entre dominé et dominant sans qu'il fasse attention à la notion de la mobilité du temps, en ce sens que c'est le temps qui fait se mouvoir les éléments qui prétendent à l'Histoire. La justice étant détenue par l'État, avec des dispositions éthiques et déontologiques propres aux démocraties libérales, reste néanmoins un appareil répressif « civilisé » : la justice rétablirait les innocents dans leurs droits et punirait les coupables. Mais au-delà de ce statut qui fait la force de cet appareil, il y a toujours un plaidoyer et un réquisitoire qui pourraient attenter à l'angélisme du sujet. Pourrions-nous dire que le plaidoyer est une fausse reconnaissance de son délit ? Non, les appareils d'État interviennent sur tous et partout.

L'idée de son procès ne le lâchait plus, il s'était déjà demandé souvent s'il ne serait pas bon de préparer un rapport écrit pour sa défense et de l'envoyer au tribunal : il y aurait exposé brièvement son existence en expliquant, à propos de tous les événements un peu importants qui lui étaient arrivés, les motifs qu'il avait eus d'agir comme il l'avait fait, et en jugeant ensuite ces motifs suivant ses opinions présentes ; il eût donné pour terminer les raisons de ce dernier jugement. (*Le Procès*, p. 139)

Entre l'autorité du Père et celle que l'Histoire génère, il y a une modalité claire qui relaie le pouvoir dit politique. Mais l'autorité est-elle toujours légitime ? Non, parce que ce sont les rôles joués par les diverses entités, pilotés par les temporalités essentialisantes, qui rendent l'arène historique visible : il ne peut y avoir de dominant atemporel et de dominé éternel. Il y a des dialectiques que l'humain devrait exploiter contre les dualités qui risquent de réduire les cas pathologiques en militants actifs d'une cause que rien ne peut formuler. Dans *La Métamorphose*, l'autorité devant le malade (l'insecte) ne subit aucune diversification (hiérarchisation) que l'ordre social impose à ses éléments. L'insecte (Gregor Samsa) transcende les échelons communs et donne lieu à deux entités (dualités) les membres de la famille, qui fabrique l'idéologie familiale, et Gregor Samsa qui subit un arbitraire existentiel accentué par la famille. La dialectique doit tout à la dualité.

Conclusion : La mission, retranscrire l'Existence

Synthétisons, en lisant le passage suivant écrit par Gilles Deleuze et Félix Guattari :

Une seule chose fait de la peine à Kafka et le met en colère, en indignation : qu'on le traite d'écrivain intimiste, trouvant un refus dans la littérature, auteur de la solitude, de la culpabilité, du malheur intime. C'est pourtant sa faute, parce qu'il a brandi tout ça...pour devancer le piège et par humour.²³

Les rapports de Kafka à l'Existence sont empreints de beaucoup de regrets sans toutefois que ceux-ci soient clairement exprimés, étant donné la rigidité sentimentale qu'assume Kafka : il n'y a aucun rapport qui allège la lourdeur de la tension générée par le conflit que les protagonistes ont poussé au plus haut degré. Les infinis historiques en sont-ils la cause ? Non parce que la verbalisation n'est faite que sous le regard de l'épistémè capitaliste qui a favorisé la légitimation de l'écriture narrative de la réalité.

Kafka était un esprit plutôt civilisé, voire courtois vis-à-vis de la femme, étant donné qu'il la décrit comme un être merveilleux, voire mythique, sans développer un quelconque désir sexuel vis-à-vis d'elle, aspect pourtant très présent dans toutes les littératures. Le corps est perçu comme entité sinon inviolable, du moins angélisée. L'humain se débarrasse de ses pulsions pourtant fondatrices et accepte de jouer dans l'arène historique : la femme et l'homme perdent leurs corps pour gagner leurs esprits. La raison n'en est pourtant pas ce qui prévaut dans la

²³Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, Collection « Critique », p. 75.

logique kafkaïste. L'autorité est une des sources de la mouvance historique et de l'Être en tant qu'être-pour. Le dominant et le dominé évoluent dans une temporalité qui se meut selon les topoï auto-constituants qui donnent à la réalité sa raison d'être ; or, le Réel est considéré comme l'affaire des jonctions permanentes des temporalités avec les sujets, lesquelles s'autorisent alors des procès contre tous les Instants historiques qui se convertissent en ontités²⁴ où la démagogie scientifique se conjugue à la rigueur démocratique.

Les échecs existentiels sont plus durs que la mort, d'après ce que nous comprenons de l'œuvre de Kafka : ils atteignent, par l'humanité dans ses substrats fondamentaux, les Êtres non fondés. Il ne peut y avoir de moment créatif sans pathos. Mais cela, du moins dans ce que nous lisons dans quelques-unes de ses œuvres, n'est pas le cas pour Kafka, car il n'y a pas de tension qui corresponde à une humanité conflictuelle. Bien qu'« il soit naturel », le conflit nous permet d'avoir une présence historique normale, digne et prometteuse, vu les essences recensées par les pensées névrotiques (la fête existentielle –un oxymore- n'invite pas à la joie, mais à l'accentuation des faux clivages qui traversent les infinis instants du banquet. Le mythe de l'échec traverse de long en large les champs sémantiques des textes de Kafka, qui tente de rivaliser avec la vie qu'il semble paradoxalement maîtriser par la langue.

Kafka aurait-il pu commettre un suicide pour paraître comme un Dieu de la littérature, s'il lui était donné de se suicider ? Le Kafka post-acte a vaincu le Kafka pré-intention : le premier a dégradé Kafka en lui enlevant son angélisme, le second l'a fixé dans un espace-temps historique, comme grand écrivain sans aucune singularité mythifiante. Le mérite de Kafka, c'est d'avoir soumis à la narration pure (sans aucun « je » historique) le mal de l'ère contemporaine. Le traitement de l'Autre est à mi-chemin de deux comportements, celui de la police et celui de la foule. Kafka n'a pas été de cette engeance. L'Autre est une entité qui ne doit rien céder de ses droits, y compris l'humeur, semblent nous dire les sages névrosés par la morale, à savoir les philosophes de la Cité.

Bibliographie

Corpus

Kafka Franz, *La Métamorphose* suivi de *Lettre au père* [1915], Paris, Gallimard, 1938.

Kafka Franz, *Le Château* [1926], Paris, Gallimard, 1938.

Kafka Franz, *Journal* [1948], Paris, Grasset, 1952.

Kafka Franz, *Le Procès* [1925], Paris, Gallimard, 1933.

Ouvrages

Bataille Georges, *La littérature et le mal Emily Brontë, Baudelaire, Michelet, Blake, Sade, Proust, Kafka, Genet*, Paris, Gallimard, 1957.

Blanchot Maurice, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, NRF, 1969.

Blanchot Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955.

Bouzar Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, Office des Publications Universitaires, 2006.

Debray Régis, *Pour l'amour de l'art. Une éducation intellectuelle*, Paris, Gallimard, 1998.

Deleuze Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Les éditions de Minuit, collection Paradoxe, 1993.

Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.

Jünger Ernst, *L'état universel* suivi de *La mobilisation totale*, Paris, Gallimard, Tel, 1962.

Kristeva Julia, *Soleil noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, NRF, 1987.

Kundera Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, Essai, 1986.

Marissel André, *Becket*, Paris, Éditions universitaires Classiques du XX^{ème} siècle, 1963.

²⁴Néologisme que j'ai créé et utilisé dans mes travaux d'écriture, en le distinguant du mot entité. L'ontité est la posture fondamentale de l'Être chargé d'une éthique et d'une idéologie sans devoir moralisateur.

Merleau-Ponty Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, Tel, 1969.
Robert Marthe, *La Tyrannie de l'imprimé*, Paris, Grasset, 1984.
Stach Reiner, *Kafka Tome 1 Le temps des décisions*, Paris, Cherche Midi, 2023.
Stach Reiner, *Kafka Tome 2 Le temps de la connaissance*, Paris, Cherche Midi, 2023.

Reuves

Bancaud Florence. *Le Journal de Franz Kafka*, Paris, CNRS Éditions, 2001.
Löwy Michael. Franz Kafka et le socialisme libertaire. In *L'Homme et la société*, N° 125, 1997.
Assignations identitaires et différenciation sociale. pp. 123-134.
Pérez Christophe, « Franz Kafka : essentialisme et inexistance », pp. 285-299 In *La Souillure*,
Eidolon N° 92, Études pluridisciplinaires réunies et présentées par Danielle Bohler, Bordeaux,
Presses universitaires de Bordeaux, 2011.

Thèses de doctorat

Guéna Béatrice. *L'Invention de soi : Rilke, Kafka, Pessoa*, Francfort / New York, Peter Lang,
2011, Comparatisme et Société/ Comparatism and Society.

Madi Abane est docteur en science des textes littéraires et maître de conférences à l'université de Tizi-Ouzou (Algérie). Ses travaux de recherche s'intéressent aux questions existentielles dans le roman algérien et aux positionnements de l'écriture. Il est également poète, romancier et blogueur.